



Figural et figuratif dans l'Épître aux Colossiens

Clément Legaré

Volume 48, numéro 1, février 1992

Lectures sémiotiques de l'Épître aux Colossiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400659ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400659ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Legaré, C. (1992). Figural et figuratif dans l'Épître aux Colossiens. *Laval théologique et philosophique*, 48(1), 31–42. <https://doi.org/10.7202/400659ar>

FIGURAL ET FIGURATIF DANS L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

Clément LEGARÉ

RÉSUMÉ. – La sémantique contribue à saisir l'Épître aux Colossiens comme un tout de signification en sélectionnant d'abord à sa surface textuelle une figure lexicale, « tête », dont la figure sémique nucléaire sous-jacente exerce dans l'épître un tel pouvoir d'irradiation que des lexèmes nombreux et à première vue disparates lui sont associés grâce à un apparemment sémique. La continuation de l'analyse permet d'observer de plus près le fonctionnement du discours mystique paulinien, car la même forme du contenu, la même valeur, en plus de son habillage avec la figure iconique « tête », revêt une figure semi-symbolique moins superficielle, la primauté, dont la prégnance se manifeste par son pouvoir de constituer des champs associatifs plus étendus et de les ordonner systématiquement d'après leur degré de compatibilité, la conformité et la complémentarité, ou leur degré d'incompatibilité, la contrariété et la contradiction.

Restreinte à la zone sémantique de l'Épître aux Colossiens, la présente monographie décrit le fonctionnement d'une figure sémique complexe capitale¹. Repérée dans la figure lexicale « tête », elle se révèle être en fait une valeur constante investie dans une quantité d'énoncés variables de la lettre missive de Paul, contribuant ainsi à en stabiliser la signification.

Deux postulats sous-tendent mon analyse et en tracent la division.

1. Les figures sémiques appartiennent au métalangage descriptif de la signification; ce sont les figures lexicales qui les manifestent dans le discours. Une figure lexicale paraîtra moins figurative si sa dénomination copie seulement celle de la figure sémique simple qu'elle recouvre. Par ex., le lexème « extrémité », qui fait partie de la langue-objet, possède un noyau sémique figuratif unique: /extrémité/, situé au niveau métalinguistique. À l'opposé, une figure lexicale, par ex., « tête », passera pour iconique si, en plus de posséder une configuration sémique souvent complexe, elle produit une illusion référentielle, l'effet de sens « réalité ». Voir A.J. GREIMAS et J. COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979 (tome 1), s.v. figuratif, figurativité, figure.

1) Selon le premier postulat, les lexèmes polysémémiques appartiennent à la *substance du contenu* du niveau discursif et il faut, conformément à la première tâche imposée à la sémantique, en rechercher la *forme* discursive sous-jacente.

Il s'agit donc, dans une première partie, de considérer que le mot témoin «tête» dans *Col* manifeste une *figure nucléaire*. Celle-ci, posée comme un invariant, a la capacité d'emprunter des *parcours sémémiques* variables pour produire des effets de sens particuliers dans le discours.

2) En vertu du deuxième postulat, la *figure nucléaire* qui compose la forme du contenu, de même que les *figures lexicales* qui la manifestent dans le discours ne sont interprétables qu'en fonction du système semi-symbolique qu'ils sélectionnent. Bien plus, j'é mets l'hypothèse que, d'une part, les sèmes qui entrent dans la figure nucléaire du lexème «tête» ont servi d'input sémantique à *Col* et que, d'autre part, cet investissement initial a reçu comme premier «habillage», dans le parcours génératif de la signification, non pas le lexème «tête», mais une figure semi-symbolique : la primauté.

Cette généralisation figurative, qui donne une totale emprise sur le contenu de *Col*, jalonne le développement de la seconde partie de l'exposé. Car les figures fondamentales, une fois repérées, classent à partir d'elles-mêmes les énoncés suivant leur degré de compatibilité par conformité ou complémentarité ou d'incompatibilité par contrariété ou contradiction.

1. La forme du contenu du lexème «tête» dans *Colossiens*

1.1. *L'existence de parcours sémémiques*

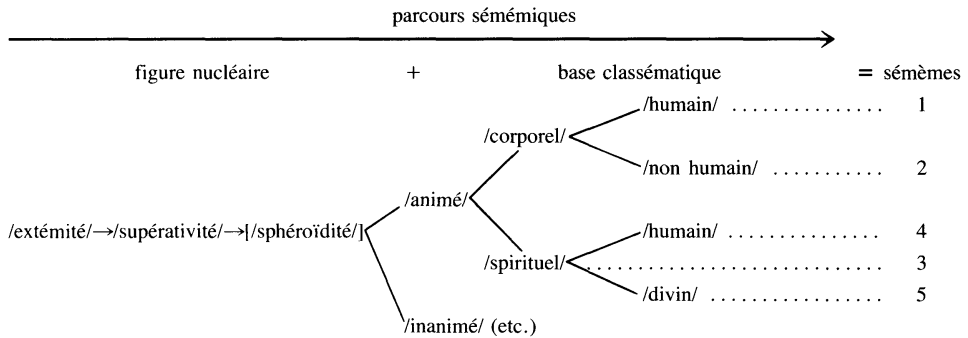
Pour satisfaire au principe de simplicité, la description sémiotique de *Col* doit viser à approfondir l'analyse en la généralisant. Elle y parvient par l'application du principe de réduction, corollaire du principe d'économie², qui consiste à abstraire des lexèmes les propriétés sémiques invariantes auxquelles ils sont ultimement réductibles. Le pouvoir explicatif de la théorie sémiotique appliquée à l'épître paulinienne est lié à cette possibilité de démontrer que les unités sémiques, en nombre restreint, détectées dans l'item lexical «tête» sont communes à un nombre élevé de lexèmes ou de syntagmes.

Explication. Même dans sa perspective de non-signé appartenant au seul plan du contenu, le lexème «tête» offre deux points de vue. Antérieurement à son insertion dans le discours, il se présente, en effet, comme un modèle sémique virtuel, c'est-à-dire doté d'une pluralité de significations disponibles. Dans cet état initial d'indétermination, dû à l'absence de contexte, la polysémémie de «tête» appartient à la substance du contenu. L'articulation subséquente de cette substance, en vue de dégager une forme du contenu, s'accomplit en précisant, pour chaque occurrence de «tête», son sémème propre. Le contexte joue le rôle de filtre pour désambiguïser, si possible, la polyvalence du lexème en n'actualisant qu'un seul sémème à la fois.

2. Louis HJELMSLEV, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1971, pp. 80-97.

Chaque parcours sémémique de «tête» se compose, en premier lieu, d'un noyau sémémique invariant par lequel s'explique l'emploi itératif du même lexème en dépit de ses effets de sens multiples. Par exemple, l'invariant sémémique de «tête» en français moderne, comme l'a démontré A.J. Greimas³, est constitué de trois sèmes ordonnés par un relation hypotaxique: /extrémité/ → /supérativité/ → /sphéroïdité/. Pour rendre compte ensuite des variations de signification du même lexème, il faut combiner à sa figure nucléaire des variables sémiques contextuelles, appelées *classèmes*. L'ordonnance sous forme de graphes de ses parcours sémémiques construit sa taxinomie:

Taxinomie des sémèmes du lexème tête en français moderne



Remarque. La mise entre crochets de la figure sémémique [/sphéroïdité/] indique qu'il existe théoriquement, en français moderne, deux configurations sémiques du lexème «tête». L'une, simple, reconnaissable dans les expressions «tête d'arbre», «tête de train», etc., ne comporte que les deux figures sémiques en relation hypotaxique: /extrémité/ → /supérativité/. La seconde, plus dense, enrichit le premier noyau en lui adjoignant la figure hypotaxique /sphéroïdité/, bien visible dans les syntagmes «tête de clou», «tête de champignon», «tête de comète», etc. Dans la configuration simple de *tête*, la limite supérieure est perçue comme le point d'une ligne, verticale ou horizontale, tandis que, dans sa configuration enrichie, cette extrémité est conçue comme une sphère remplie ou remplissable (cf. «avoir la tête pleine», «se creuser la tête», «se bourrer la tête»).

Discussion. Qu'en est-il de la configuration sémémique de «tête» dans l'*Épître aux Colossiens*? De prime abord, il semble que seul le noyau sémémique enrichi, formé de la triade /extrémité/ → /supérativité/ → /sphéroïdité/, convienne aux emplois explicites de «tête». Si on attribue facilement à «corps» la dimensionalité /volume/, il est pertinent de représenter celle de «tête» par le sème spécifique /sphéroïdité/, étant donné que Paul établit, dans son épître, une corrélation entre les deux dimensions. Plus précisément, s'il existe dans *Col* une nette différenciation entre la tête et le corps, on ne peut ensuite, de façon contradictoire, confondre «tête» avec l'extrémité qui impose à ce corps sa limite spatiale supérieure, à l'image du point qui, dans l'ordre de la linéarité, délimite la fin de la ligne dont il fait partie.

3. A. J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966, pp. 42-50.

Pourtant – et là surgit une difficulté d’analyse – cette logique inductive qui dessine pour le lecteur un certain horizon de sens ne se reflète pas avec exactitude dans l’organisation sémantique des énoncés qui décrivent les rapports de similarité qu’entretient le couple lexical «tête/corps» avec le couple homologue «Christ/Église». Parmi les similitudes virtuelles, qui délimitent le champ d’exploitation du métaphorisme, la description sémantique doit retenir uniquement celles que le texte paulinien met réellement à contribution. Or, les occurrences de «tête» dans *Col* n’actualisent que le noyau sémique simple formé du couple figuratif /extrémité/→/supériorité/. Non que la catégorie sémantique /sphéroïdité/ (ou /englobement/) soit absente de l’épître, mais cette catégorie de l’inclusion, de même que son articulation par les sèmes /englobant/ vs /englobé/, descriptives du rempli et du remplissable, – j’y reviendrai plus loin – n’est directement dévolu qu’au Christ primat et non à son prédicat métaphorique «tête».

1.2. L’analyse des sèmes réalisés dans l’épître

La procédure d’analyse prévoit que, pour chaque occurrence de «tête», on explicite le terme avec lequel il entre en corrélation. Aussi, pour la description des sèmes 4 et 5 dans le modèle du noyau sémique simple du lexème «tête», les seuls réalisés dans *Col*, distinguerai-je les trois cas suivants : 1. celui où «tête» exclut toute référence à «corps»; 2. celui où il l’impose; 3. celui où certaines occurrences de «corps», non rattachées explicitement à «tête» dans le texte paulinien, y réfèrent par présupposition logique.

Sèmes 4 et 5 (en syncrétisme): /extrémité/→/supériorité/→/animé/→/spirituel/ →[/humain/ + /divin/]

1.2.1. Le lexème «tête» ne fait pas référence à celui de «corps»; une occurrence:

[Saints de Colosses], vous vous trouvez pleinement comblés en celui qui est le chef de toute Autorité et de tout Pouvoir (*Col* 2,10).

1) Pour éviter de laisser entendre que les êtres créés de l’univers spirituel invisible forment un corps dont le Christ serait la tête, la TOB a traduit le mot grec *képhalè* (litt. «tête») par «chef» qui est l’un de ses sens dérivés. Le syntagme figé «à la tête de» conviendrait tout aussi bien, vu qu’il n’implique aucune référence à «corps». 2) Ici, le sème /englobant/ voisine avec la configuration nucléaire de «tête», sans toutefois s’y intégrer. Après avoir présenté le Christ comme un /englobant/ [«en celui qui»] auquel correspondent, comme /englobé/, les Colossiens «pleinement comblés», Paul le désigne ensuite métaphoriquement par «tête», si bien que le trait sémique /englobant/ et ceux de /extrémité/ + /supériorité/ s’assemblent dans une unité supérieure, le Christ. 3) Même si les Autorités et les Pouvoirs, tout comme les Trônes et les Souverainetés mentionnées dans *Col* 1,16, partagent le classème /spirituel/, le Christ-tête a prééminence sur eux: le lexème «tête», il est vrai, est ici défini par le syncrétisme, (la superposition) des sèmes 4 et 5, (car coïncident en lui deux classèmes contrares: /divin/ + /humain/); toutefois, la présence du classème /divin/ détermine la suprématie du Christ-tête sur les anges suivant le rapport /supériorité/ vs /infériorité/. Ainsi

s'instaure une hiérarchie qui confère au Christ le premier rang dans la possession totalisante, cumulative, de traits sémiologiques différenciateurs de classes d'êtres spirituels: /hauteur/ + /stabilité/ pour les Trônes, /supériorité/ pour les Souverainetés, /domination/ pour les Autorités, /puissance/ pour les Pouvoirs.

1.2.2. Le lexème «tête» associé à celui de «corps»; deux occurrences:

a) Il est, lui, la tête du corps, qui est l'Église (Col 1,18).

1) Alors que la première occurrence de «tête» excluait toute relation à «corps», la deuxième, au contraire, l'impose. 2) «tête» n'y est toutefois pas définie comme une partie du corps mais dans son rapport avec un corps distinct d'elle. D'où l'homologation paulinienne: le Christ est à son Église ce que la tête est au corps. Cette construction analogique est tout à fait conforme à la thématique de l'épître qui exalte la primauté du Christ parfait en contact avec l'univers ecclésial en voie de perfectionnement. 3) L'analogie métaphorique souligne l'indissolubilité de la nouvelle unité mystique: la tête est structurellement inséparable du corps qu'elle surmonte et l'intégrité du corps exige son rattachement à une tête qui le domine. La figurativité joue ainsi un rôle organiciste (confirmé notamment dans le verset 2,19 ci-après). Elle reconstitue la TOTALITÉ.

b) Ils ne tiennent pas à la tête de qui le corps entier, pourvu et bien uni grâce aux articulations et ligaments, tire la croissance que Dieu lui donne (Col 2,19).

1) Le Christ est de nouveau désigné métaphoriquement par «tête» et distingué de l'Église figurativisée par «corps». 2) L'extrait cité fait ressortir, chez l'acteur syntaxique «tête», l'aspect dynamique qui n'apparaissait pas dans les autres occurrences. Le corps entier a beau jouir d'une unité structurelle, observable dans ses articulations et ses ligaments, y compris ceux qui le rattachent à la tête, il ne peut progresser par lui-même. Dans l'économie du plan divin, le Destinateur principal, Dieu, communique à l'Église-corps sa croissance par la médiation d'un Destinateur délégué, le Christ-tête. 3) Jusqu'à maintenant au moins trois relations de similarité fondent le raisonnement analogique de Paul: la métaphorisation du couple lexical «Christ/Église» par celui de «tête/corps» repose en effet sur une similitude de solidarité structurelle et sur les rapports homologiques *supérativité: inférativité :: principe: dépendance*.

1.2.3. Le lexème «corps» présuppose celui de «tête»; deux occurrences:

a) [...] et ce qui manque aux détresses du Christ, je l'achève dans ma chair en faveur de son corps qui est l'Église (Col 1,24).

1) La description sémiotique s'appuie sur la présence du mot «corps», désignatif de l'Église, pour rétablir, par catalyse (*i.e.* l'explicitation des présupposés), le terme complémentaire manquant, «tête», dénomination métaphorique du Christ. 2) L'explicitation des deux termes de la relation, nonobstant la difficulté d'interprétation du verset cité, permet au moins de faire ressortir l'inégalité de leur état respectif: à la complétude du Christ-tête correspond l'incomplétude de l'Église-corps. Il s'ensuit que les souffrances apostoliques de Paul ne servent pas à l'enrichissement d'une plénitude,

immuable, déjà là, celle du Christ-tête, mais à l'achèvement, en collaboration avec le Christ, d'un corps-Église perfectible.

b) Que règne en vos cœurs la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés tous en un seul corps (*Col* 3,15).

1) La mention explicite de «corps», métaphore de l'Église, appelle logiquement le terme implicite «tête», métaphore du Christ. 2) L'unité structurelle du corps, assurée par «les ligaments et les articulations» et par l'amour qui est «le lien parfait», est présentée sous l'angle de l'intentionnalité, comme un programme collectif à réaliser. 3) De plus, à l'unicité de la tête: «Il est, lui, la tête...» (1,18), principe de paix, doit correspondre celle du corps. Or, cette unicité est compromise par des doctrines, propagées à Colosses, qui ne sont pas centrées sur le Christ: «Ils ne tiennent pas à la tête...» (2,19), ce qui entraîne discorde et division.

2. Investissement de la forme nucléaire dans le semi-symbolique

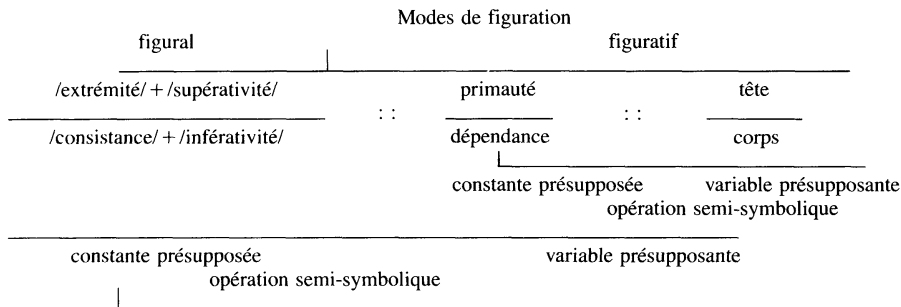
En partant du principe lexicologique que le sémème est indifférent au lexème ou au syntagme qui le prend en charge, on peut poursuivre la tentative de généralisation en libérant la figure nucléaire /extrémité/→/supériorité/ de ses attaches immédiates avec le lexème *tête* afin de lui accorder le statut de valeur constante dont on rechercherait dans *Col* le degré d'irradiation dans des variables lexicales multiples. Or, cette procédure d'analyse conduit à reconnaître que la même figure sémique est de nouveau investie dans le discours paulinien sous une forme non iconique, plus profonde, *primauté*, si bien que se réalise, en vertu de leur communauté sémique, un nouveau codage sémantique entre les deux figures *tête* et *primauté*: celle-ci devenant le signifié semi-symbolique⁴ de celle-là.

Il y a plus encore. Si on remonte le parcours génératif de la signification de *Col* vers son point d'origine, on s'aperçoit que les mêmes sèmes figuratifs /extrémité/ + /supériorité/ ont servi d'input à la composante sémantique. Conformément au principe d'accroissement graduel de la signification, dans sa progression des structures profondes vers les structures de surface, la forme fondamentale a reçu un premier habillage sous la forme du contenu *primauté*, ce qui réalisait un premier codage semi-symbolique entre la figurativité de *primauté* et la composante sémio-narrative /extrémité/ + /supériorité/. Un second habillage de la forme sous-jacente est survenu avec le choix du lexème *tête*, capable, par son iconicité, de produire une impression référentielle.

Finalement, pour aboutir aux corrélations figuratives de base de *Col*, il faut coupler chaque figure, située à un palier différent de profondeur, à sa figure contraire respective. Par suite, à «tête» s'opposera «corps»; à «primauté», «dépendance»; à /extrémité/ + /supériorité/, /consistance/ + /infériorité/. Le graphique ci-dessous récapitule les

4. «L'École de Paris utilise la notion de *systèmes semi-symboliques* dans un sens où se reconnaît, affectée par le préfixe *semi*, la conception hjelmsléviennne des systèmes de symboles: les systèmes semi-symboliques présentent des phénomènes de conformité non pas terme à terme entre éléments des deux plans [de l'expression et du contenu], mais entre certaines de leurs catégories». Michel ARRIVÉ, s.v. *symbole* dans A.J. GREIMAS et J. COURTÉS, *op. cit.*, 1986, tome 2.

homologies obtenues. On y observe les deux modes de figuration distingués par C. Zilberberg⁵: le *figural* (le figuratif profond) et le *figuratif* (le figuratif de surface).



3. L'organisation paradigmatique de *Colossiens*

En prenant tactiquement comme repère la figure semi-symbolique *primauté*, il devient maintenant possible, une fois déconstruit l'axe syntagmatique de *Col*, de reconstituer l'axe paradigmatique qu'il présume. Car le fonctionnement métalinguistique de l'épître, à l'instar de n'importe quel texte, consiste, suivant la formule de R. Jakobson, dans la projection de l'axe de la sélection (ou paradigmatique) sur l'axe de la combinaison (ou syntagmatique). Décrire l'organisation paradigmatique de *Col*, c'est montrer comment, à partir de la figure *primauté*, les énoncés de l'épître se distribuent en classes et en sous-classes dont les isotopies respectives sont marquées par la récurrence d'au moins une figure sémique commune. Je me propose donc de faire voir que l'articulation de la figure *primauté* est justiciable de parallélismes qui sont compatibles soit à cause de la conformité des unités comparées, soit à cause de leur complémentarité, ou bien de parallélismes dont l'incompatibilité provient soit de la contrariété des termes opposés, soit de leur contradiction. De plus, tous les parallélismes sont surdéterminés par la catégorie thymique /phorie/, révélatrice de l'orientation axiologique de la composante sémantique: l'euphorie des parallélismes compatibles est contrariée par la dysphorie de ceux qui sont incompatibles. Cette répartition en classes et en sous-classes d'une tranche importante des énoncés de l'épître ordonne les esquisses proposées ci-après.

3.1. Parallélismes compatibles

3.1.1. *Parallélismes compatibles par conformité.* Le texte paulinien, dans son fonctionnement métalinguistique, présente l'alternance de segments linguistiques de dimensions inégales mais sémantiquement équivalents. Aux dénominations qui contractent le discours sont substituées des définitions qui le dilatent, en répartissant sur plusieurs termes le sémantisme condensé dans la dénomination. En rapportant le

5. Voir les articles de Claude ZILBERBERG, s.v. *génératif* (parcours) et s.v. *figure*, dans A.J. GREIMAS et J. COURTÉS, op. cit, 1986, tome 2.

programme d'instauration et d'exercice de la primauté au rôle thématique de *primat*, c'est-à-dire au sujet capable de dérouler un parcours thématique de primauté, on voit que sa désignation par le monosyllabe Christ est explicitée par des définitions équationnelles révélatrices de l'isotopie des sèmes nucléaires /extrémité/→/supériorité/. Christ, en effet, est identifié à «Fils de l'amour du Père» (1,13) et Dieu à «Père de notre Seigneur Jésus Christ» (1,3). Le syncrétisme (ou bivalence classématique) des classèmes /humain/+ /divin/ propre au lexème Christ est résoluble, dans ce contexte, au classème /divin/, le seul admissible pour la description de l'univers incréé. Par contre, ce même syncrétisme est irrésoluble dans les définitions où Christ est identifié à «l'image du Dieu invisible» (1,15), à «mystère de Dieu» (2,2), à «Parole de Dieu» (1,25), elle-même équivalente à «mystère tenu caché tout au long des âges» (1,26). De surcroît, ces définitions isotopes, du fait de leur rattachement à la même configuration sémique /extrémité/→/supériorité/, sont homologues.

À la conformité du Christ avec Dieu doit correspondre, dans la perspective paulinienne, celle des Colossiens avec le Christ primat. Par la voie oblique d'une explicitation des relations de dépendance de l'Église-corps, l'auteur poursuit sa description de la primauté du Christ. La similitude proposée est catégorielle ou graduelle. Dans le premier cas, la ressemblance avec les qualifications du Christ est obtenue par transformation d'un état négatif dans un état positif. Dans le second cas, la conformité initiale est sujette à une progression continue. Les deux situations seront présentées successivement.

1) *Conformité catégorielle*. VIE: «Avec lui encore vous avez été ressuscités» (2,12); «Dieu vous a donné la vie avec lui» (2,13); «Du moment que vous êtes ressuscités avec le Christ» (3,1); «Le Christ, votre vie» (3,4). MORT: «Vous êtes morts avec le Christ et donc soustraits aux éléments du monde» (2,20). LUMIÈRE: «Le Père vous a permis d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière» (1,12). AMOUR: «Le Père vous a transférés dans le royaume du Fils de son amour» (1,13). PLÉNITUDE: «Car il a plu à Dieu de faire habiter en lui (le Christ) toute la plénitude» (1,19); «En Christ sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance» (2,3). HAUT: «C'est en haut qu'est votre but» (3,2). UNITÉ: «Dans l'homme nouveau, il n'y a plus Grec, et Juif, circoncis et incirconcis, barbare, Scythe, esclave, homme libre, mais Christ» (3,11).

2) *Conformité graduelle*. LUMIÈRE: «Nous demandons à Dieu que vous ayez *pleine* connaissance de sa volonté, *toute* sagesse et *pénétration* spirituelle» (1,9); «Vous *croîtrez* par la connaissance de Dieu» (1,10); [L'homme nouveau *ne cesse* d'être renouvelé à l'image de son créateur] «pour accéder à la connaissance» (3,10). AMOUR: «Épaphras nous a décrit *de quel amour* l'Esprit vous anime» (1,8); [l'amour], «c'est le lien *parfait*» (3,14). PLÉNITUDE: «Que la Parole du Christ habite en vous *dans toute sa richesse*» (3,16); «Vous vous trouvez *pleinement comblés* en Christ» (2,10); «Rendre chacun *parfait* en Christ, c'est le but du combat mené avec sa force» (1,29). STABILITÉ: «Vous serez ainsi amenés à une persévérance et une patience à *toute épreuve*» (1,11); «Soyez *enracinés* et fondés en lui, *affermis* ainsi dans la foi telle qu'on vous l'a enseignée» (2,7); FORCE: «Vous serez *fortifiés* à tous égards par la vigueur de la gloire de Dieu» (1,11); HAUT: «*Recherchez* ce qui est en haut» (3,1).

UNITÉ: «Que règne en vos cœurs la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés tous en un seul corps» (3,15).

3.1.2. *Parallélismes compatibles par complémentarité.* Dans son rôle thématique de primat, le Sujet actoriel Christ reçoit aussi, dans *Col*, des définitions obliques qui reposent sur la complémentarité des termes comparés. Il s'agit alors d'une relation orientée dans le sens de l'implication *si* (+ terme *présupposé*) → *alors* (+ terme *présupposant*). *Si* l'état du Christ, dans l'univers incréé, est tel qu'il est décrit ci-dessus, *alors*, dans l'univers créé, «Christ est tout» (3,11); «tout a été créé pour lui» (1,16). De plus, *si*, dans l'ordre intentionnel du Père, Christ doit tenir «en tout le premier rang» (1,18), *alors*, *en termes d'actorialisation*, «il est le *chef* de toute Autorité et de tout Pouvoir» (2,10), «il est, lui, la tête du corps qui est l'Église» (1,18); *en termes de spatialisation*, «il est, lui, *par devant tout*» (1,17); il est assis à la droite de Dieu» (3,1); *en termes de temporalisation*, il est «*Premier-né* de toute créature» (1,15), «il est *le commencement*, *Premier-né* d'entre les morts» (1,18). Ce sont autant de définitions reliées par des rapports homologiques et investies des sèmes isotopes /extrémité/→/supérativité/.

Les définitions obliques de la primauté ne se limitent pas à ces homologations statiques. En plus d'être primat par position, le Christ l'est par fonction. Comme Sujet opérateur de transformations capitales, le Christ manifeste un énergétisme qui convient à sa primatie. «Tout a été créé *par lui*» (1,16); «il a plu à Dieu de [...] tout réconcilier *par lui*» (1,19-20).

Il est possible d'aller plus loin et de représenter la complémentarité par la double relation d'implication. La règle s'énonce ainsi (sigle \supset = implique):

$x \text{ est non } A \supset x \text{ est } B$
 $x \text{ est non } B \supset x \text{ est } A$

L'application particulière de cette règle au système d'inclusion descriptif de l'univers mystique du Christ donne la lecture suivante:

Si Christ est non englobé, alors il est englobant
Si Christ est non englobant, alors il est englobé

Les listes d'énoncés fournies ci-après confirment l'existence de cette double implication qui présente le Christ *omniprésent* soit dans sa position terminale d'/englobant/, soit dans celle d'/englobé/. Ces deux sèmes forment l'articulation élémentaire de la catégorie sémique /inclusion/, qui représente par excellence le mode mystérieux d'instauration de la suprématie du Christ.

1) *La primatie du Christ comme /englobant/ : ses parcours figuratifs.* L'ampleur du Christ primat est évaluée à l'envergure de son contenu. Seul le classème /divin/ convient au Sujet actoriel Christ désigné comme le milieu mystique de production de l'univers: «*En lui tout a été créé*, dans les cieux et sur la terre, les êtres visibles comme les invisibles» (1,16). La stabilité de cet univers est d'ailleurs garantie par son insertion dans le Christ: «*Tout est maintenu en lui*» (1,17). Par contre, l'isotopie classématique complexe /divin/ + /humain/ affecte le même Sujet actoriel Christ repré-

senté par la conjonction /englobant/ + /englobé/ aspectualisée par la complétive: «Car il a plu à Dieu de faire habiter *en lui toute la plénitude*» (1,19). Les richesses du primat «*en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance*» (2,3) sont d'abord d'ordre cognitif. Même la primauté de la résidence corporelle de la divinité du Christ est affirmée: Car «*en lui habite toute la plénitude de la divinité, corporellement*» (2,9).

La prééminence du Christ primat, décrit comme un englobant universel, s'exerce sur un nouvel Englobé, l'Église, complément du Christ qui la contient. «Il nous a transférés *dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la délivrance, le pardon des péchés*» (1,13-14). De la plénitude du Christ découle celle des Colossiens: «Vous vous trouvez pleinement comblés *en celui* qui est le chef de toute Autorité et de tout Pouvoir» (2,10). Le but du labeur de Paul est précisément «de rendre chacun parfait *en Christ*» (1,29). La stabilité de l'univers maintenu «*en Christ*» (1,17) entraîne une mise en parallèle avec celle de l'Église de Colosses: «Soyez enracinés et fondés *en lui*, affermis ainsi dans la foi...» (2,7). Le Christ est aussi conçu comme le lieu de progression par excellence: «Poursuivez donc votre route *dans le Christ, Jésus le Seigneur*» (2,6).

2) *La primatie du Christ comme /englobé/ : ses parcours figuratifs.* Ce système d'intériorisation, croissante ou absolue, devient plus complexe par l'adjonction d'un système d'inclusion réciproque: le Christ qui englobe les baptisés se trouve à son tour englobé par eux: «Le Christ est tout et *en tous*» (3,11). Sous cet aspect complémentaire, le même programme d'intériorité progressive subsiste: «Que la Parole du Christ habite *parmi vous* dans toute sa richesse» (3,16); «Christ *au milieu de vous* l'espérance de la gloire!» (1,27); «Que règne *en vos cœurs* la paix du Christ» (3,15). La similitude des englobés, le Christ et les Colossiens, mène à leur coexistence dans un même englobant: «Vous êtes morts, en effet, et votre vie est cachée avec le Christ *en Dieu*» (3,3), «[Vous êtes] ensevelis avec le Christ *dans le baptême*» (2,12).

3.2. *Parallélismes incompatibles*

3.2.1. *Parallélismes incompatibles par contrariété.* La structure verbale de *Col* est fortement marquée par la fonction conative ici caractérisée par l'emploi d'au moins quarante-cinq impératifs. Il s'agit surtout d'un discours exhortatif où le Destinataire collectif est subordonné à l'autorité du Destinateur personnel: «Paul, apôtre de Jésus Christ *par la volonté de Dieu, [...] aux saints de Colosses, frères fidèles en Christ*» (1,1-2). Or, l'intervention vigoureuse de l'auteur est motivée par l'existence, à Colosses, d'une contre-prédication qui fait échec à la doctrine de la primauté du Christ. Paul réaffirme l'authenticité d'un programme de sanctification centré uniquement sur le Christ et il l'oppose à deux situations, l'une passée, l'autre présente, qui lui sont contraires.

Pour faire ressortir le parallélisme antithétique qui donne à la lettre sa structure polémique, il est préférable de confronter sans cesse, au risque de quelques redites, les énoncés incompatibles. Deux termes qui partagent le même axe sémantique sont en relation de contrariété quand leur insertion est impossible dans un même énoncé.

L'Épître contient un ensemble de catégories sémiques dont les termes positifs, attribuables à la fois au Christ primat et aux Colossiens qui lui sont configurés, peuvent être couplés avec leurs termes négatifs correspondants pour construire des paires homologues entre elles. Par suite tout un discours semi-symbolique implicite devient lisible, car non seulement «vie est à mort ce que lumière est à ténèbres», etc., mais surtout «vie» est en corrélation semi-symbolique avec «lumière», «inclusion», «haut», «plénitude», etc. comme «mort» l'est avec «ténèbres», «exclusion», «bas», «vide», etc. :

$$\frac{\text{vie}}{\text{mort}} :: \frac{\text{lumière}}{\text{ténèbres}} :: \frac{\text{amour}}{\text{haine}} :: \frac{\text{inclusion}}{\text{exclusion}} :: \frac{\text{plénitude}}{\text{vide}} :: \frac{\text{haut}}{\text{bas}} :: \frac{\text{vérité}}{\text{mensonge}} :: \frac{\text{stabilité}}{\text{instabilité}}, \text{ etc.}$$

À l'état antérieur de *mort* des Colossiens : «Vous qui étiez morts à cause de vos fautes et de l'incircision de votre chair» (2,13) s'oppose leur *vie* actuelle avec le Christ (3,4; 2,12). Autrefois sous l'empire des *ténèbres* : «Le Père nous a arrachés au pouvoir des ténèbres» (1,13), les convertis partagent maintenant la *lumière* des saints (1,12). Jadis objet de la *haine* de Dieu : «Vous dont les œuvres mauvaises manifestaient l'hostilité profonde» (1,21), ils sont dorénavant objet de son *amour* (1,13). Au vide de «la philosophie, cette creuse duperie à l'enseigne de la tradition des hommes et non plus du Christ» (2,8; 2,18; 2,23), se substitue pour les Colossiens «la plénitude du Christ» (2,10; 3,16). Le danger d'*exclusion* des Colossiens hors de l'espérance de l'Évangile (1,23) doit être contré par l'*inclusion* en eux de la parole du Christ «dans toute sa richesse» (3,16). À la *nudité* mystique (cf. le dépouillement du vieil homme : 3,9) s'oppose de façon concomitante et simultanée le *revêtement* de «l'homme nouveau» (3,10; 3,12; 3,14). L'*instabilité* «des choses qui se décomposent à l'usage» (2,22) contrarie la *stabilité* des valeurs positives à rechercher (1,11). Le *mensonge* qui détourne de «la parole de vérité» (1,5), [car] «la réalité relève du Christ» (2,17), est figurativisé par «le piège de la philosophie» (2,8), [par] «les gens qui se complaisent dans une "dévotion", dans un "culte des anges"» (2,18); «ils se plongent dans leurs visions» (2,18). «Ils ont beau faire figure de sagesse : "religion personnelle, dévotion, ascèse"» (2,23) «leur intelligence charnelle les gonfle de chimères» (2,18). Le mensonge est homologué à *bas* et son contraire à *haut* : «Il est, lui, la tête du corps, qui est l'Église» (1,18); «Recherchez ce qui est en haut» (3,1); «C'est en haut qu'est [le] but, non sur la terre» (3,2); [en haut] «là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu» (3,1). Dans l'univers gouverné par le Christ primat, la *multiplicité* est abolie au profit de l'*unité* : «[à] la paix du Christ [...] vous avez été appelés tous *en un seul corps*» (3,15); «Dans l'homme nouveau, il n'y a plus Grec et Juif, [...] esclave, homme libre, mais Christ» (3,11); «Le Maître, c'est le Christ, vous êtes à son service» (3,24).

3.2.2. *Parallélismes incompatibles par contradiction*. Un dernier parallélisme fait de contradictoires sous-tend structurellement le texte épistolaire de Paul. Chaque terme positif des catégories sémiques descriptives du message paulinien doit subir sa propre négation pour que soit asserté son terme contraire, v.g. *vie* → *non vie* → *mort*. Corrélativement, seule la négation du terme négatif des mêmes catégories sémiques

permet de postuler l'existence de leurs termes positifs respectifs, v.g. mort → *non-mort* → vie. On peut faire observer un trait stylistique de la composition de *Col*: la rareté d'emploi des morphèmes négatifs. Relativement à l'affirmation de la primauté du Christ, il n'existe que les deux négations suivantes: «Ils ne tiennent pas à la tête [le Christ]» (2,19) et «c'est en haut qu'est votre but *non sur la terre*» (3,2). Les autres formulations négatives sont concentrées dans le discours de manipulation que Paul adresse aux saints de Colosses sollicités par une spéculation religieuse déviante. L'apôtre les met en garde contre un retour à la servitude, conséquence d'une dénégation de la primauté du Christ: «Mais il faut que [...] vous teniez, solides et fermes, *sans vous laisser déporter* hors de l'espérance de l'Évangile» (1,23); «je dis cela *pour que personne ne vous abuse* par de beaux discours» (2,4); «*Veillez à ce que nul ne vous prenne au piège* de la philosophie» (2,8); «*que nul ne vous condamne* pour des questions de nourriture ou de boisson» (2,16); «*ne vous laissez pas frustrer* de la victoire...» (2,18); «*ne prends pas, ne goûte pas, ne touche pas*; [...] voilà bien les commandements et les doctrines des hommes!» (2,21).

Conclusion

La modernité de la lecture de l'*Épître aux Colossiens* réside pour une bonne part dans la nouvelle compétence conférée au lecteur par la sémantique discursive: savoir et pouvoir mettre en évidence la forte organisation structurelle du texte paulinien. À la vision parcellaire d'unités lexicales ou d'énoncés multiples et disparates se substitue la découverte d'un très petit nombre d'unités sémiques sous-jacentes aux lexèmes, formatrices de proche en proche, par le jeu d'articulations logiques, d'assemblages sémantiques cohérents. L'optimisation des procédures de description conduit à saisir le texte non par ses feuilles (les figures lexicales) mais par ses racines (les figures sémiques).

Pour être adéquate, c'est-à-dire coextensive à l'objet soumis à l'analyse, la description de *Colossiens* doit être complétée par la même méthode afin de construire un système de valeurs capable de la subsumer. Une des phases subséquentes de cette étude devrait consister à montrer comment le Sujet-énonciateur passionné, Paul, à des fins de stratégie de persuasion, projette sur le plan syntagmatique la belle ordonnance paradigmatique des valeurs inscrites dans la sémantique discursive.